Hier & aujourd'hui
Fondé par le Pasteur Pierre Bosc

TRIMESTRIEL
71ème ANNÉE

N° 247-248
HIVER - PRINTEMPS 2023

Bulletin de l'Amicale
des pasteurs à la retraite

Dossier

L'ENGAGEMENT DES PASTEURS FRANÇAIS À BERLIN

ÉDITORIAL

C'est un numéro double que nous vous proposons pour aborder ce thème des pasteurs français à Berlin. Il couvre la période de l'hiver et du printemps 2023. Il comprend donc 16 pages. Il nous a semblé que le thème offrait suffisamment de matière pour être ainsi traité avec autant d'ampleur.

L'histoire des pasteurs du Refuge

Plusieurs périodes ont marqué l'histoire des pasteurs français, à Berlin. La première de ces périodes est celle du Refuge. C'est une longue séquence qui commence à la fin du XVIe siècle et qui court jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. La séquence est certes loin d'être homogène. Les Huguenots ont dû s'adapter, après les différentes guerres, pour conserver leur identité et leurs prérogatives. C'est toute l'histoire du Refuge à Berlin et Brandebourg ; une histoire qui a été marquée par la figure de quelques illustres pasteurs.

Les Églises de la captivité

La seconde période est celle qui s'est jouée pendant la Seconde Guerre mondiale. Il y a eu pendant cette sombre époque, à Berlin et partout en Allemagne, des camps de prisonniers de guerre. Les prisonniers français y étaient nombreux et les pasteurs français pour les soutenir et les accompagner y furent également en nombre. Ce fut le cas à Berlin dans le Stalag III D, dans le camp du Lichterfelde. C'est la séquence des Églises de la captivité.

L'aumônerie militaire

La période suivante est celle de l'aumônerie militaire qui fait directement suite au Traité de paix de 1945. Les pasteurs français, aumôniers militaires, ont alors été chargés d'accompagner les responsables nazis condamnés, lors du procès de Nüremberg, à des peines à vie pour certains d'entre eux. C'est dans la prison de Spandau, à Berlin, que les criminels nazis ont été enfermés. De 1945 jusqu'à la mort de Rudolf Hess, en 1987, les pasteurs français se sont succédé pour apporter à ces hommes le soutien d'un accompagnement spirituel et pastoral.

La Communauté protestante francophone

La dernière des périodes est celle que nous vivons aujourd'hui, depuis le départ des aumôniers militaires, avec la Communauté protestante francophone de Berlin. Les aumôniers, depuis Georges Casalis, ont toujours recherché à rassembler les francophones de Berlin et Brandebourg. Quand ils sont partis, les francophones protestants de Berlin, qui avaient l'habitude de se retrouver, ont souhaité poursuivre et maintenir une vie d'Église. Des accords furent alors trouvés avec l'Église Huguenote de Berlin et c'est ainsi que survit, grâce à ce soutien, la Communauté protestante francophone de Berlin. Les pasteurs suisses, depuis les années 90, se sont solidairement associés aux pasteurs français pour assurer l'accompagnement de la communauté francophone de Berlin.

Ce sont ces différentes séquences que nous vous présentons dans le double numéro de ce bulletin.

Alain Rey

©ar

Les pasteurs français à l'époque du Refuge

Depuis la fin du XVIe siècle, les protestants français sont arrivés à Berlin par vagues successives. Les historiens parlent de Premier Refuge et de Grand Refuge. Les réfugiés du Premier Refuge appartiennent plutôt à une classe nobiliaire, celle des gens aisés. Pour la plupart, ils ont fui le Royaume de France après la Saint-Barthélemy mais ils conservent la ferme intention de revenir rapidement en France. Le Grand Refuge correspond à la révocation de l'Édit de Nantes. Il commence quelques années avant la Révocation, en 1672. Il s'amplifie avec la Révocation, en 1685, et s'étendra jusque dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Quelques 20.000 Huguenots trouvèrent ainsi refuge dans un Brandebourg dévasté par la Guerre de Trente ans et par les épidémies. La ville de Berlin accueille environ 6.000 Huguenots. Vers 1700 un Berlinois sur cinq est français.

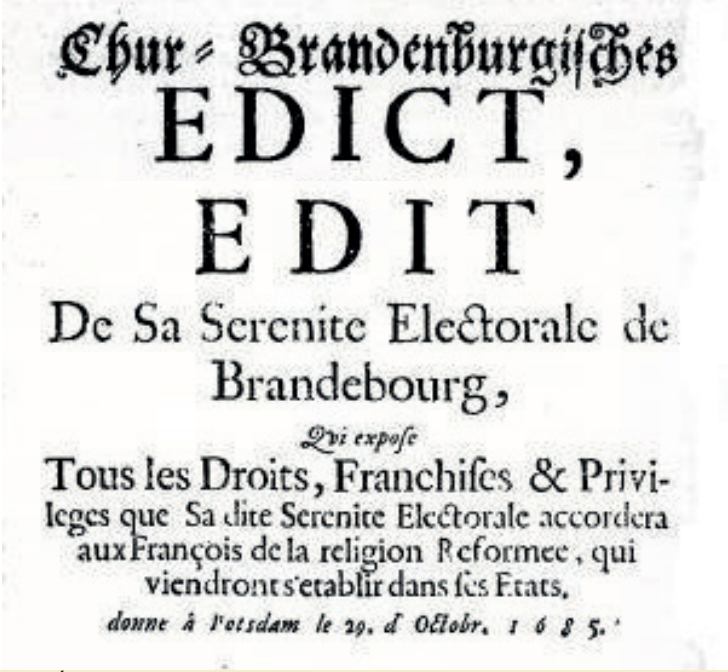
Une aubaine pour Berlin et le Brandebourg

L'immigration huguenote représente une véritable aubaine pour le Brandebourg. C'est une colonie qui arrive avec une grande et belle qualification intellectuelle et spirituelle, avec des métiers et des savoir-faire considérables. Les Huguenots vont brillament contribuer à l'essor culturel, économique, industriel, démographique, du Brandebourg. Le Grand Electeur Frédéric-Guillaume ne s'y est d'ailleurs pas trompé. Il leur réserve, avec l'Édit de Potsdam, en 1685, des conditions d'accueil particulièrement favorables qui permettent, aujourd'hui encore, à l'Église Française de Berlin de subsister selon des standards que l'on est loin de connaître dans nos Églises de France.

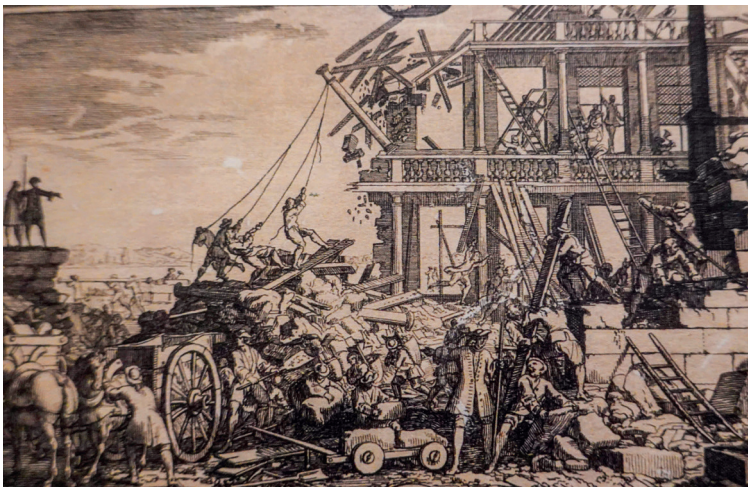
Des cultes en français, aujourd'hui encore

Les pasteurs français accompagnent les pèlerins Huguenots. Il faut dire qu'ils sont spécialement visés par l'édit de révocation : « *Les ministres ont 15 jours pour abjurer sous peine d'être bannis du royaume, n'ayant le droit d'emmener que leur femme et leurs enfants de moins de 7 ans ; aucun bien meuble ou financier* ». Ils arrivent de Moselle, de Picardie, du Dauphiné, du Languedoc, de Nîmes, de Montpellier après être le plus souvent passés par la Suisse et par Francfort. En 1715, on compte neuf pasteurs français en activité à Berlin. Jusqu'en 1819, le culte et la prédication sont célébrés en français, dans sept temples de la ville. La pratique du français ensuite s'estompe mais se prolonge pourtant tout au long du XIX° siècle. C'est la Grande guerre, en 1914, qui mettra fin au français dans les cultes huguenots de Berlin. La pratique du français reprendra, en 1999, avec l'accueil de la Communauté francophone au sein de l'Église Française de Berlin. Tous les deuxièmes dimanches du mois, un culte bilingue est célébré avec la participation d'un pasteur francophone, français ou suisse, et avec une prédication en français. A.R

©Musée huguenot - Le Collège français de Berlin, créé en 1689, a toujours conservé le français comme langue d'enseignement


Chur-Brandenburgisches
EDICT,
EDIT
De Sa Serenite Electorale de Brandebourg,
Qui expose
Tous les Droits, Franchises & Privileges que Sa dite Serenite Electorale accordera aux François de la religion Reformee, qui viendront s'etablir dans ses Etats,
donne à Potsdam le 29. d' Octobr. 1685.

Par l'Édit de Potsdam de 1685, le prince électeur de Brandebourg attire de nombreux Huguenots. L'Édit est publié en allemand et en français.


Gravure illustrant la démolition du temple de Charenton, en 1688. Les Huguenots construisent, en 1701, l'Église Française de Berlin sur le modèle du temple de Charenton.

Les pasteurs du Refuge et leur rôle dans la diaconie et la culture

La naissance de l'Église Française de Berlin date de 1672. Le pasteur Fornorod en est le premier pasteur. Des pasteurs et des diacres sont ensuite nommés sous l'autorité du consistoire supérieur allemand. La capitale se trouve rapidement divisée en trois quartiers « *dans lesquels deux anciens assuraient conjointement avec le pasteur des visites dans les familles, tous les trois mois* ».

Une diaconie importante

Cette organisation de la première Église de Berlin va s'avérer très utile pour accueillir, à partir de 1685, les vagues massives de réfugiés. Diacres et pasteurs s'engagent dans des actions caritatives. La diaconie est vécue comme une grande priorité par cette Église naissante. C'est une de ses marques.

Un foyer de culture

La culture est une autre priorité. Les réfugiés huguenots ont le souci de l'éducation et de la transmission. Ils créent des écoles et notamment le prestigieux et réputé Collège Français. Ces institutions emploient de nombreux réfugiés éduqués et lettrés. Mais, c'est surtout à travers l'***Académie Royale des Sciences et des Lettres*** que les Huguenots vont pouvoir s'exprimer et notamment quelques pasteurs parmi les « Patriarches du Refuge ». Il est vrai que, dans un premier temps, la production intellectuelle du Refuge berlinois est essentiellement apologétique mais la dynamique créée autour de l'Académie Royale va permettre progressivement aux théologiens berlinois d'élargir leur horizon. **Isaac de Beausobre** publie, en 1734, une étude érudite, ***L'histoire critique de Manichée et du Manichéisme***, qui fait dire à Voltaire, en 1752 : « *Voilà de la théologie réduite à de la philosophie. Monsieur de Beausobre raisonne mieux que tous les pères ; il est évident qu'il est déiste, du moins évident pour moi* ». Avec de Beausobre, d'autres noms de pasteurs et théologiens sont associés à l'activité intellectuelle de l'Acadamie Royale : Chauvin, Ancillon, La Croze, Naudé, Lenfant, Formey, des Vignoles, Jordan.

Citoyen d'une République des Lettres

Les pasteurs français de Berlin ont ainsi largement contribué à propager une influence culturelle française. Ils ont également rendu accessible au public de langue française, en France et dans l'Europe entière, « *la philosophie anglaise, la pensée allemande et néerlandaise en matière d'histoire, de droit et de philosophie politique. Ils ont contribué à la naissance d'un nouveau type d'intellectuel, citoyen d'une République des Lettres à l'échelle de l'Europe, en se consacrant en ouvriers compétents et actifs au caractère forgé dans l'adversité de l'exil, à l'édition savante, à l'exègèse et aux ouvrages philosophiques et historiques* ».

A.R

Source : Frédéric Hartweg, « ***Le Refuge huguenot à Berlin*** », in Autres Temps 1985/6

Étienne Chauvin, un pasteur nîmois à Berlin

Étienne Chauvin est né à Nîmes le 18 avril 1640. Son père qui était un marchand dans la bonne ville de Nîmes, lui fit étudier la théologie. Il fut pasteur à Montpellier, Béziers, St-Jean de Ceyrargues et Uzès.

Après la Révocation, il fuit vers Rotterdam où, comme professeur, il remplace, pour un temps, Pierre Bayle. Il est ensuite appelé à Berlin comme pasteur et comme professeur de philosophie. Il y laisse une forte empreinte. Il est nommé inspecteur perpétuel du Collège français et membre de l'Académie Royale des Sciences et des Lettres. Il meurt à Berlin, le 6 avril 1725.

Les Tables de la Loi transportées par les Réfugiés et précieusement conservées au Musée Huguenot de Berlin.

Chaque dimanche, le sommaire de la Loi est rappelé dans le culte. Il est lu en français. Aucune représentation de la Loi sur les murs du temple pour ne pas fixer ce que les pères du Refuge avaient voulu nomade.

©Musée Huguenot

Alphonse des Vignoles (1649-1744)

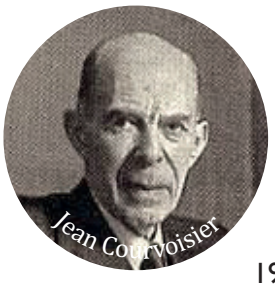
Alphonse des Vignoles est né, en 1649, à Aubais dans le château familial. Il fut pasteur à Aubais et au Cailar.

Après la Révocation, il fuit vers Genève et ensuite vers Berlin. En 1700, il devint membre de l'Académie des Sciences et publia un ouvrage sur la chronologie chinoise et égyptienne.

De 1712 à 1721, il fut pasteur de l'Église Française de Berlin. Il mourut en 1744, à l'âge de 95 ans.

©Musée Huguenot : Le Dôme de l'Église Française bombardé en 1945

LES PASTEURS FRANÇAIS
DANS LES « ÉGLISES DE LA CAPTIVITÉ »

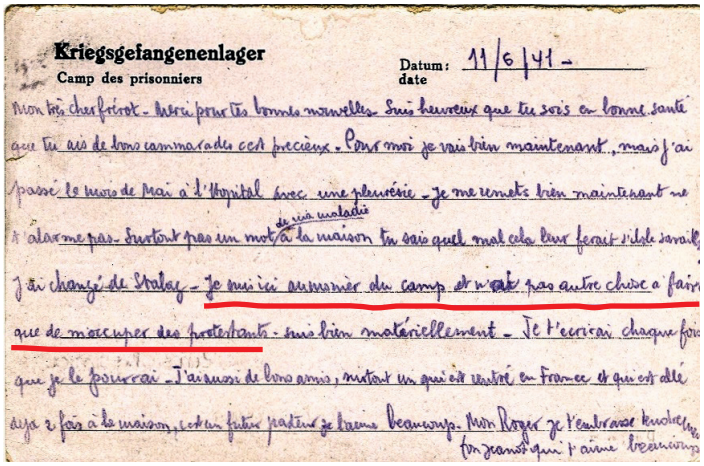

Jean Courvoisier

La Convention de Genève de 1929 accorde aux prisonniers de guerre de pouvoir exercer leur religion, et aux « *ministres d'un culte, prisonniers de guerre, d'exercer pleinement leur ministère parmi leurs coreligionnaires* ». Ainsi se créa, en 1940, au Conseil œcuménique naissant, une Commission œcuménique pour l'aide spirituelle aux prisonniers de guerre dont le but était de vérifier que « *l'aumônerie des camps de prisonniers entrât dans la réalité* ».

Les Églises de la captivité

Jean Courvoisier, qui sera plus tard président de la Fédération Protestante de France, fut membre et vice-président de cette Commission œcuménique. À ce titre, Il eut plusieurs fois l'occasion de faire des tournées dans les camps de prisonniers en Allemagne. Il écrit : « *C'est pendant l'année 1941 que l'on vit des paroisses se constituer. Dès mon deuxième voyage, en automne 1941, je remarque un changement. On peut parler, à ce moment, des « Églises de la captivité ». Des conseils de paroisse sont nommés dans presque toutes ces paroisses. Les soldats pasteurs ont été retirés de leurs détachements et nommés aumôniers. Ce n'est pas sans émotion que j'ai entendu plusieurs fois des prisonniers, membres zélés de leurs paroisses de captivité, me dire qu'ils étaient nés à la foi chrétienne derrière les barbelés. Il y a eu dans ces Églises des baptêmes d'adultes et des premières communions. ..* »

À Berlin, où l'on compte plusieurs milliers de camps de travail et de prisonniers, plusieurs pasteurs français assurent un gros travail d'aumônerie. C'est le cas de René Caldier dont nous apportons ici le témoignage émouvant de son fils Michel, lui-même pasteur retraité. A.R


Kriegsgefangenenlager
Camp des prisonniers
Datum: 11/6/41 -
date

Mon très cher frérot - Merci pour tes bonnes nouvelles - Suis heureux que tu sois en bonne santé que tu ais de bons cammarades c'est précieux - Pour moi je vais bien maintenant, mais j'ai passé le mois de Mai à l'Hopital avec une pleurésie - Je me remets bien maintenant ne t'alarme pas - Surtout pas un mot de ma maladie à la maison tu sais quel mal cela leur ferait s'ils le savaient. J'ai changé de Stalag - Je suis ici aumônier du camp et n'ai pas autre chose à faire que de m'occuper des protestants - suis bien matériellement - Je t'écrirai chaque fois que je le pourrai - J'ai aussi de bons amis, surtout un qui est rentré en France et qui est allé déjà 2 fois à la maison, c'est un futur pasteur je l'aime beaucoup. Mon Roger je t'embrasse tendrement ton jeanot qui t'aime beaucoup

Depuis le Stalag VI C, Jean Rey (1918-1978) écrit à son frère jumeau qui se trouve dans un Stalag près de Berlin : « *Je suis aumônier du camp et n'ai pas autre chose à faire que de m'occuper des protestants* ».

©archives COE

Rencontre des aumôniers des camps, en 1945, à Gouvieux

Les aumôniers protestants à Gouvieux (France), Octobre 1945. Partant du haut à gauche : (certains sont non identifiés) 3rd: Blumenthal Jean; 4: Oberkampf R. Et. Théol.; 7: Rognon René Et. Théol.; 8: Briand Aimé; 9: Pithon Fred. Mission.; 10: Trubert Albert; 11: Pasteur Moscherosch; 12: Scharp René; 13: Pasteur Brunnarius; 14: Prof. Jacq. Courvoisier; 15: Pasteur Rimbault L.; 16: Pasteur Fischer J. D.; 17: Faure Georg. Et. Théol.; 18: Pasteur Lagarde; 19: Béguin Olivier; 20: Herrenschmidt Ph.; 21: Caldier René; 22: Laine Paul; 23 étudiant; 24 Pasteur Marschal H.; 25: Courvoisier Jean; 26: Bordas Jean; 27: Pasteur Blocher J.; 28: Wullet Pierre (?); 29: Bonnal Guy Et. Théol.; 30: Letellier Jean (?); 31: Pasteur Marichal; 32: Monod Gilbert; 33: Commandant Argenta; 35: Pasteur Arbousset; 36: Pasteur Tirel; 37: Evang. Pierard Paul; 38: Dupret Pierre; 39: Pasteur Couprie Pierre; 40: Cariage (?); 41: Villain André

©ar - Les baraquements du camp du Lichterfelde, à Berlin, ont été conservés jusqu'à ce jour. Un projet immobilier doit voir le jour prochainement sur cet emplacement. Une seule baraque sera conservée en mémoire de l'époque des barbelés. Le pasteur René Caldier était basé dans ce camp, de même que le journaliste François Cavanna.

RENÉ CALDIER, un pasteur, à Berlin, dans le Stalag III D

Après son bac, **René Caldier** commence sa théologie à Montpellier. Deux ans plus tard, il est obligé de partir en Allemagne. Pourquoi ?

Une descente de la Gestapo à la Fac

Les étudiants en théologie et leurs professeurs avaient décidé de cacher des Juifs afin de leur permettre d'échapper à la déportation et sûrement à la mort. Sur dénonciation, la Gestapo a fait une descente à la Faculté et bien qu'elle n'ait « attrapé » personne, elle leur a mis en main le marché suivant : soit la Faculté était fermée, soit deux étudiants partaient en Allemagne. Après discussion, mon père, qui était président des étudiants, a estimé qu'il était de son devoir d'être l'un des deux. Le deuxième qui accepta de partir fut **Jean-Pierre Jornod,** de nationalité suisse, qui quelque temps après se fit rapatrier à Genève, d'où il rendit de nombreux services.

De Montpellier à Berlin

Mon père arriva en septembre 1940 en Allemagne et fut envoyé dans le camp du Stalag III.D, situé à Berlin-Lichterfelde. Jusqu'en février 1941, en tant que prisonnier de guerre, il travaillait dans une ferme dans la périphérie de Berlin. Rentrant au camp le soir, il rapportait de la nourriture qu'il distribuait à ceux qui en avaient le plus besoin et organisait clandestinement des rencontres entre protestants. Dès son arrivée, au Stalag III.D, il avait demandé aux autorités allemandes d'être l'aumônier des français prisonniers, mais ce lui fut refusé.

C'est en février 1941 qu'il fut autorisé officiellement, sûrement suite à une démarche de l'aumônerie allemande, à être aumônier des protestants du Stalag III.D, ce qui lui donna une plus grande liberté de manœuvre. Le rapport transmis en septembre 1945 à l'Église Réformée de France donne de nombreuses informations sur son ministère d'aumônier auprès des prisonniers qu'il nommait « *L'Église des Barbelés* ». Mon père y a écrit : « Malgré toutes les difficultés que rencontra l'Église de Berlin dans ses débuts et au cours de sa vie, elle a fait des expériences magnifiques qui se résument toutes en un seul mot : l'Église ».

Une délicieuse rencontre

À Chalon-sur-Saône, **Dorcas Perret**, ma mère fit partie d'un réseau qui aidait des Juifs à se réfugier en Suisse. Suite à une dénonciation, elle a été obligée de partir en Allemagne dans le cadre du Service de Travail Obligatoire. Fin 1940, elle s'est retrouvée à Berlin et a travaillé comme assistante sociale pour le Comité d'Action Sociale auprès des Français travaillant en Allemagne jusqu'en juin 1945. C'est à Berlin qu'elle a rencontré son mari, **René Caldier**, par l'intermédiaire de **Gilbert Monod**. Cette rencontre a sûrement eu lieu en avril 1943, lorsque mon père a obtenu un laissez-passer lui permettant de circuler librement dans Berlin.Elle bénéficiait d'une grande liberté dans ses déplacements, aussi elle rassembla autour de mon père une petite communauté qui se réunissait clandestinement dans son appartement pour célébrer des cultes et partager l'Évangile lors d'études bibliques suivies de repas en commun.

Dans cette même maison habitaient aussi deux membres du parti nazi, c'est ainsi qu'elle mit en place des stratagèmes pour que « *L'Église des civils* » puisse s'y tenir. Noël 1944 fut fêté chez deux chrétiennes allemandes, **Anita Bendix** et **Charlotte Peters** qui ont fait, « malgré les dangers, des choses merveilleuses pour cette Église en captivité ».

Ils quittèrent Berlin et se marièrent...

Libérés le 25 avril, mes parents ne partirent que le 11 juin lorsque tous les prisonniers français de Berlin furent rapatriés. Le 6 août 1945, **René Caldier** et **Dorcas Perret** se marièrent à Montpellier. **Gilbert Monod** et **Jean-Pierre Jornod** furent leurs témoins de mariage.

La Rochelle, décembre 2022
Michel Caldier

Le camp du Lichterfelde, à Berlin

En 1939, la Wehrmacht accueille sur le site du Lichterfelde 2600 prisonniers de guerre. À partir du 14 août 1940, le camp devient un camp principal de prisonniers de guerre français et reçoit le nom de Stalag III D. De là, les prisonniers de guerre sont répartis dans des détachements de travail pour la construction d'abris antiaériens et pour l'industrie de l'armement, et dans de petites entreprises de Berlin.

René Caldier et Dorcas Perret, à Berlin

Albert Speer, architecte du camp

Entre 1940 et 45, il y avait à Berlin 3000 camps de travaux forcés et prisonniers de guerre. Seul le camp du Lichterfelde a été conservé. Il fut conçu par Albert Speer en pleine zone d'habitation. Des appartements doivent être aujourd'hui construits et les baraques historiques doivent être en grande partie démolies. Une seule sera conservée suite à une mobilisation citoyenne et associative.

Lettre à l'Église d'Allemagne

Nous, chrétiens de pays vainqueurs et vaincus, devant la guerre, une seule attitude nous est possible : l'humiliation....

Parce que nous sommes disciples du Christ, aucune haine ne nous est possible...

Tout de suite, nous pouvons tendre la main, nous réunir pour prier ensemble, recevoir ensemble les ordres de Dieu et travailler pour sa gloire...

Voilà ce que nous aurions voulu dire au monde par un culte dès la fin des hostilités...

Berlin, juillet 1945
René Caldier

L'AUMÔNERIE MILITAIRE À BERLIN

À la chute d'Hitler, l'Allemagne a été occupée par les vainqueurs et découpée en 4 secteurs : Soviétique, Américain, Anglais et Français. Il en fut de même de la ville de Berlin, et le Pasteur Georges Casalis, qui était l'aumôner protestant des forces françaises s'installant à Berlin, se trouva sur place et entreprit de créer une paroisse protestante de langue française avec les militaires protestants et leurs familles, et les civils protestants francophones de cette zone.

Après le procès de Nüremberg, un certain nombre de dirigeants nazis ont été condamnés à mort, et 7 d'entre eux à des peines de prison, à la prison de Spandau qui se trouvait en secteur britannique. La question de l'aumônerie de ces prisonniers s'est alors posée. Les prisonniers étant tous d'origine protestante, il y eut une discussion entre les puissances occupantes. Les Soviétiques n'avait pas d'aumônerie, il restait les 3 pays occidentaux. La Grande Bretagne a refusé le poste (ces prisonniers n'étaient pas fréquentables...) les Américains se sont heurtés à un véto soviétique. Il ne restait plus que la France !

Le Pasteur Georges Casalis sortait de la Résistance et n'avait aucune sympathie pour les nazis, mais sa conscience professionnelle le conduisit à accepter le poste. Ainsi s'installaient à Berlin, sous la responsabilité pastorale de l'Aumônerie Protestante aux Armées, un embryon de paroisse et l'aumônerie de la prison. Cela obligea l'aumônerie à toujours nommer un pasteur parfaitement bilingue, de 1945 jusqu'à la destruction de la prison de Spandau, en 1987, à la mort de Rudolf Hess, le dernier prisonnier nazi.

Ainsi grâce à la présence de l'aumônier, un pasteur français a été présent, à Berlin, de 1945 jusqu'au départ des forces étrangères. Ce pasteur était pris en charge matériellement par l'Armée (salaire, logement, voiture). Il avait à sa disposition des locaux (chapelle et salles de réunion), qui furent inaugurés par le Pasteur Marc Boegner alors Président de la Fédération Protestante de France. Le Sénat de Berlin avait par ailleurs offert un orgue à l'aumônerie qui, au départ des troupes, a été démonté puis remonté dans la chapelle protestante de l'Académie militaire de Saint-Cyr Coëtquidan.

Après le départ de l'Armée et la réunification de Berlin, c'est la CEEEFE qui a pris le relais. Ne pouvant pas payer de pasteur nous avons fait appel à des retraités, le plus souvent suisses. L'Église Huguenote de Berlin a offert l'appartement ainsi que des salles pour le culte et les autres activités. Ainsi se prolonge la présence d'une communauté protestante de langue française à Berlin.

Yves Gounelle

GEORGES CASAL

Un ministère de réco

Georges Casalis est une des grandes et belles figures du protestantisme français à Berlin. Il y a séjourné de 1946 à 1950.

Le résistant

Casalis était un proche de l'Église confessante. Il en partageait les options théologiques et politiques. Il s'était lui-même engagé dans la Résistance et avait participé, en 1941, avec les thèses dites de Pomeyrol, à un mouvement analogue à celui du Synode de Barmen. Il était également très proche de Barth dont il avait suivi les cours, à Bâle, en 1937-38 et dont on sait qu'en 1934, il avait joué un rôle essentiel dans la rédaction des articles de la Confession de Barmen. Si bien que lorsque l'Aumônier général des Forces armées en Allemagne, le pasteur Marcel Sturm, demande à la Fédération Protestante de France, en 1945, quelqu'un pour le seconder qui soit un bon théologien et qui connaisse l'histoire de l'Église confessante, il était vraiment l'homme de la situation.

De Moncoutant à Berlin

C'est à n'en pas douter ce qu'a dû lui dire Marc Bœgner, président de la Fédération Protestante, lorsqu'il l'a contacté alors qu'il était pasteur à Moncoutant, dans le Poitou. Pour Casalis, ce n'était pas évident de quitter Moncoutant. Avec Dorothée, son épouse, ils avaient trouvé dans cette paroisse rurale un contexte de soutien à leur engagement dans des actions de résistance. Il prend alors le temps de la réflexion. Il consulte. Il contacte Barth à Bâle. Il interroge son beau-père, le professeur Thurneysen, grand ami de Barth. Il s'entretient avec Pierre Maury. C'est à l'issue de ces consultations qu'il accepte de partir en Allemagne pour travailler avec Sturm. En septembre 1945, il arrive à Baden-Baden. Il circulera alors dans une Allemagne occupée et fera la douloureuse expérience, après avoir connu pendant les années de guerre le poids de l'Occupation, d'être à son tour dans le rôle d'un occupant. Il ne supportera pas cette situation et demandera rapidement à pouvoir retourner à Moncoutant à moins d'être nommé à Berlin.

Berlin : un poste stratégique

Berlin est un poste stratégique qui fait alors appel à des sensibilités pastorale, théologique, militaire, di-

LIS (1917-1987)
onciliation et de paix

plomatique. Dans un contexte d'après-guerre et de reconstruction, Berlin offre en effet des opportunités infinies de rencontre et de travail, avec ceux de l'Église confessante qui sont revenus des camps, avec les responsables de l'Église allemande qui avaient pactisé avec le nazisme, avec les jeunes dont les esprits avaient été embrumés par l'idéologie du mal, et d'une façon générale avec les responsables de tous les secteurs de la vie politique, ecclésiastique ou culturelle. C'est à Berlin qu'il faut être pour vivre un ministère de reconstruction tel que peut le porter Georges Casalis et c'est donc à Berlin qu'il arrivera, avec sa famille, en mars 1946.

Les sept de Spandau

L'année suivante, c'est un événement non programmé qui viendra apporter à son ministère berlinois une couleur totalement inattendue. Les sentences du procès de Nüremberg sont en effet tombées le 1er octobre 1946. Vingt et un nazis y étaient jugés. Trois sont acquittés, Onze sont condamnés à mort. Sept écopent d'une peine de prison. Dans la nuit du 15 au 16 octobre, les onze seront pendus. Restent à Nüremberg les sept qui sont condamnés à des peines de prison. Ils sont confiés aux Alliés qui les transfèreront de Nüremberg à Berlin-Spandau le 18 juillet 1947. Dans les semaines qui suivirent l'arrivée des sept à Berlin, il a fallu que les Alliés règlent la question de l'aumônerie. Yves Gounelle nous raconte dans ce Bulletin comment la responsabilité de cette aumônerie est revenue aux Français. Il fallait ensuite nommer un aumônier. Le choix de Georges Casalis, qui était déjà en poste à Berlin, s'est alors imposé comme une évidence.

La salle Casalis

Georges Casalis est resté à Berlin jusqu'en Juin 1950. Entre l'aumônerie de Spandau, les liens tissés avec les Églises, le relèvement de la jeunesse allemande après la dictature, le travail avec les familles françaises de Berlin, il a connu un ministère qui marquera la suite de ses engagements comme pasteur et comme théologien. Jusqu'à sa mort, à Managua en 1987, il restera habité par un impératif de paix, de reconstruction et de libération des liens qui aliènent et emprisonnent. Ce qui est certain, c'est que dans cette grande Église française de Berlin, son empreinte est toujours présente. Aujourd'hui encore, la salle dans laquelle les cultes francophones se tiennent tous les dimanches, répond en effet au beau nom de « Salle Casalis ».

Alain Rey

LA RENCONTRE AVEC ALBERT SPEER

Georges Casalis a eu une relation très forte avec Albert Speer, l'architecte d'Hitler. Ils lisaient ensemble la dogmatique de Barth. Laure Joanin-Llobet, dans les 7 de Spandau, apporte le témoignage de Dorothée Casalis sur la première rencontre entre Georges et Albert Speer :

« Le premier contact avec Albert Speer s'est passé alors que tous les prisonniers quittaient la pièce. Georges s'est posté près de la porte de la chapelle improvisée et leur a tendu la main. Les six premiers hommes ont refusé ce contact physique.

Albert Speer, qui, visiblement, s'était placé volontairement en dernier, s'est arrêté devant mon mari. "Qu'attendez-vous de moi ? Attendez-vous quelque chose ?", lui a demandé Georges. Avant que Speer ait eu le temps de répondre, Georges lui a dit en substance qu'il le considérait comme le plus blâmable d'entre tous, d'abord parce qu'il était l'un des plus intelligents et qu'en travaillant plus qu'un autre à l'effort de guerre, il était aussi l'un des plus responsables. Speer l'a remercié de son honnêteté puis lui a expliqué pourquoi il désirait lui parler : "j'ai été condamné à vingt ans de prison et je considère que cette condamnation est juste. Je veux mettre à profit ce temps, qui d'une certaine façon m'a été donné. Ce que je veux vous demander est ceci : voulez-vous m'aider à devenir une autre homme ?" »

Michel Roehrig

Le dernier aumônier de Rudolf Hess, à Spandau

Par une extraordinaire coïncidence, je suis né au mois d'avril 1941, quelques semaines avant la date où Rudolf Hess a été mis en prison. J'ai pris conscience de cet incroyable pied de nez du destin en arrivant à Spandau. J'avais quarante-cinq ans. Cette période de Berlin a été très dure. J'en garde une impression franchement désagréable. Tout, autour de moi, me paraissait faux et superficiel. J'avais le sentiment que les Alliés gardaient le poste d'aumônier comme façade humanitaire et je sentais qu'on voulait me faire remplir ce rôle, à condition que je rentre dans le rang. Ce n'est pas mon genre. Sans être une forte tête, je ne supporte pas d'être utilisé.

Un règlement sinistre

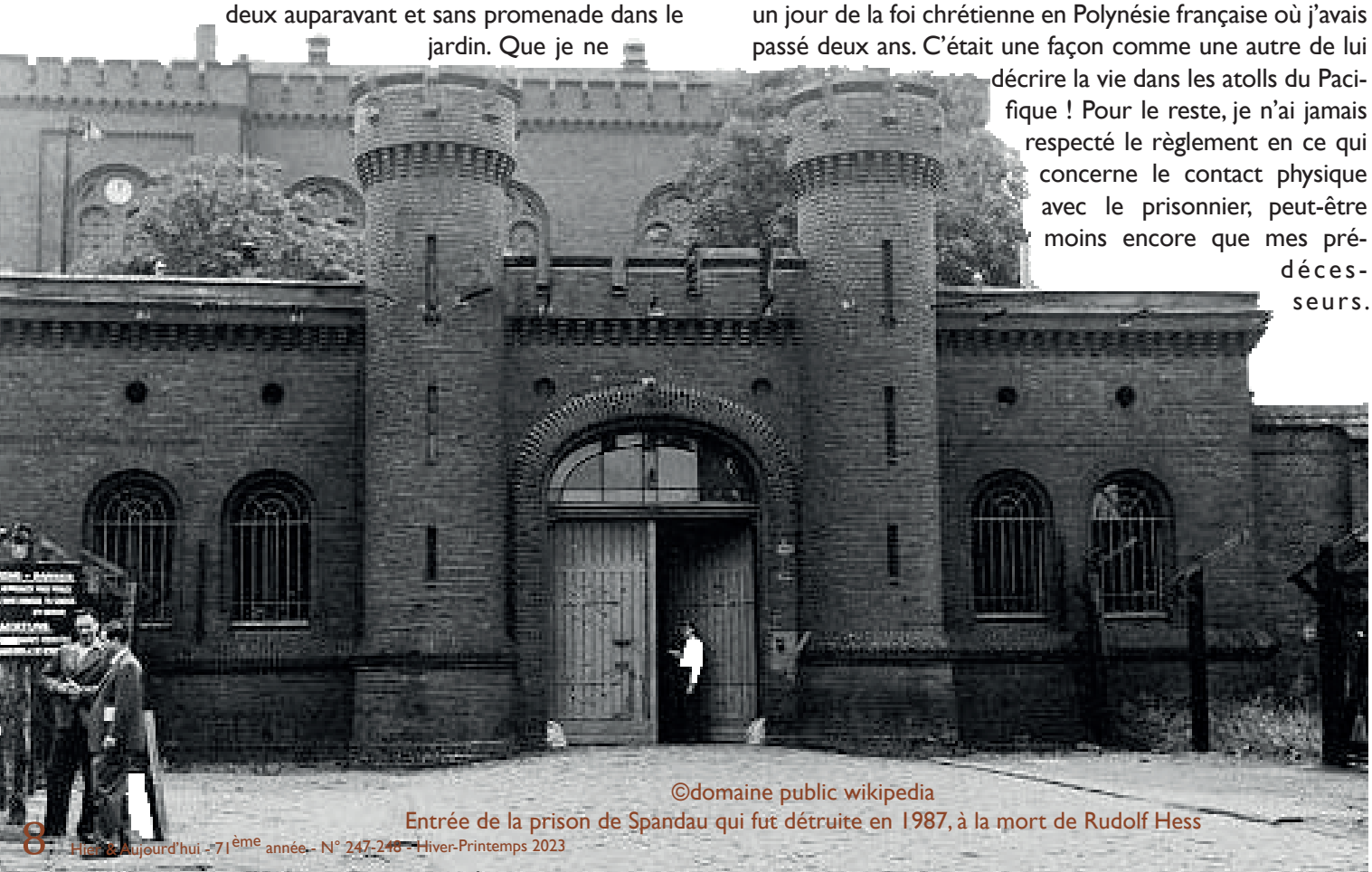
Cinq jours avant de rencontrer Hess pour la première fois, j'ai été convoqué par les quatre gouverneurs de la prison. C'était un endroit sinistre, macabre même ! Ce jour-là, j'ai pris connaissance du règlement, qui stipulait que je ne devais pas donner la main au prisonnier, ni l'appeler par son nom, ni avoir de contact physique avec lui, ni montrer de signes d'amitié... On m'a précisé également que je ne pourrai voir le prisonnier que sous la surveillance de gardiens, pendant une heure au lieu de deux auparavant et sans promenade dans le jardin. Que je ne devrais me borner à parler avec lui que de sujets religieux et que je ne pourrais avoir en main, en sa présence, qu'un livre de prières et une bible.

> ***« Un homme peut changer... Hess n'était plus l'homme qui a suivi Hitler...»***
>
> Michel Roehrig

Ma première rencontre avec Hess

J'ai finalement rencontré Hess. C'était au tout début d'octobre 1986. Quand je suis entré dans sa cellule, accompagné du directeur français de la prison, j'ai vu un vieux monsieur allongé sur un lit. Les photos que j'avais vues de Rudolf Hess me sont revenues en mémoire et je l'ai immédiatement reconnu. J'avais à l'esprit l'image d'un homme très grand et j'ai trouvé une personne légèrement voûtée et tassée par l'âge. Il m'a accueilli très gentiment. Je me souviens qu'il a demandé au directeur français s'il pouvait descendre au jardin avec moi, mais le directeur a répondu « non », puis nous a laissés...

J'ai par la suite rencontré Hess toujours seul à seul, mais sachant que j'étais soumis à une rude surveillance, je me suis borné à suivre le règlement à la lettre. Plus de balade dans le jardin, pas de transmission de courrier ou de discussions autres que religieuses. Cela dit, il était parfois facile de contourner les choses. Je me rappelle lui avoir parlé un jour de la foi chrétienne en Polynésie française où j'avais passé deux ans. C'était une façon comme une autre de lui décrire la vie dans les atolls du Pacifique ! Pour le reste, je n'ai jamais respecté le règlement en ce qui concerne le contact physique avec le prisonnier, peut-être moins encore que mes prédécesseurs.



©domaine public wikipedia
Entrée de la prison de Spandau qui fut détruite en 1987, à la mort de Rudolf Hess

J'ai toujours tenu ses mains dans les miennes au moment de la prière. Tout le monde devait le savoir, mais on m'a laissé faire. Heureusement, car je n'aurai jamais transigé sur ce point-là. J'avais toujours procédé de cette manière dans l'exercice de mon ministère et je ne vois pas pourquoi j'aurais fait autrement. De la même façon, je l'ai toujours appelé « Monsieur Hess », jamais « numéro 7 ». Nos sujets de discussion étaient limités forcément. J'ai travaillé avec lui sur le Sermon sur la Montagne : « Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés... » Toutes nos paroles étaient écoutées par les Soviétiques. Du coup, je discutais souvent avec les gardiens russes, qui me posaient des questions sur les textes bibliques lus quelques minutes avant dans la cellule. C'était très drôle quand on y pense !

Spandau, un monde de fous...

Les Russes contrôlaient toute la prison. Même quand ce n'était pas « leur » mois, ils étaient présents à travers le personnel fixe. Ils avaient mis des hommes à eux partout. Je savais que si je disais le moindre mot déplacé, n'importe lequel, cela vaudrait des ennuis à tout le monde. Spandau était un monde de fous, un lieu de torture mentale. C'était hallucinant. Paradoxalement, les conditions de détention de Hess s'étaient considérablement durcies. C'était incompréhensible, mais c'était ainsi. Ses rapports avec l'extérieur étaient de plus en plus limités. Mes visites étaient minutées. Au bout d'une heure exactement, on venait me chercher. Pas question de prolonger un entretien.

Un homme peut changer !

Hess aurait aimé sortir pour voir ses petits-enfants. À mon sens, il est inadmissible, humainement parlant, de laisser un vieillard quel qu'il soit en prison. Quels sont les droits de l'homme quand on abandonne ainsi quelqu'un dans un isolement total pendant quarante-cinq ans ? Seuls les aumôniers lui apportaient de la compassion et de la considération. Grâce à eux, il s'est vu traiter avec dignité. Au fond, il n'avait que nous pour se raccrocher à une forme d'espérance. Il a dû sentir que nous pouvions lui apporter quelque chose... Autre chose. Pour ma part, je n'ai jamais considéré Hess comme un homme innocent. Mais un homme peut changer. Il peut évoluer. Ma conviction, c'est qu'à la fin de sa vie, Hess était devenu quelqu'un d'autre, quelqu'un de totalement opposé à ce qu'il avait été. Il n'était plus l'homme qui avait suivi Hitler. Un homme n'est jamais blanc ou noir. Il peut changer ! Il s'est mis en règle avec lui-même et avec Dieu. Il a reconnu Jésus-Christ comme son sauveur. Aujourd'hui, Hess n'a plus à être défini comme le symbole des nazis.

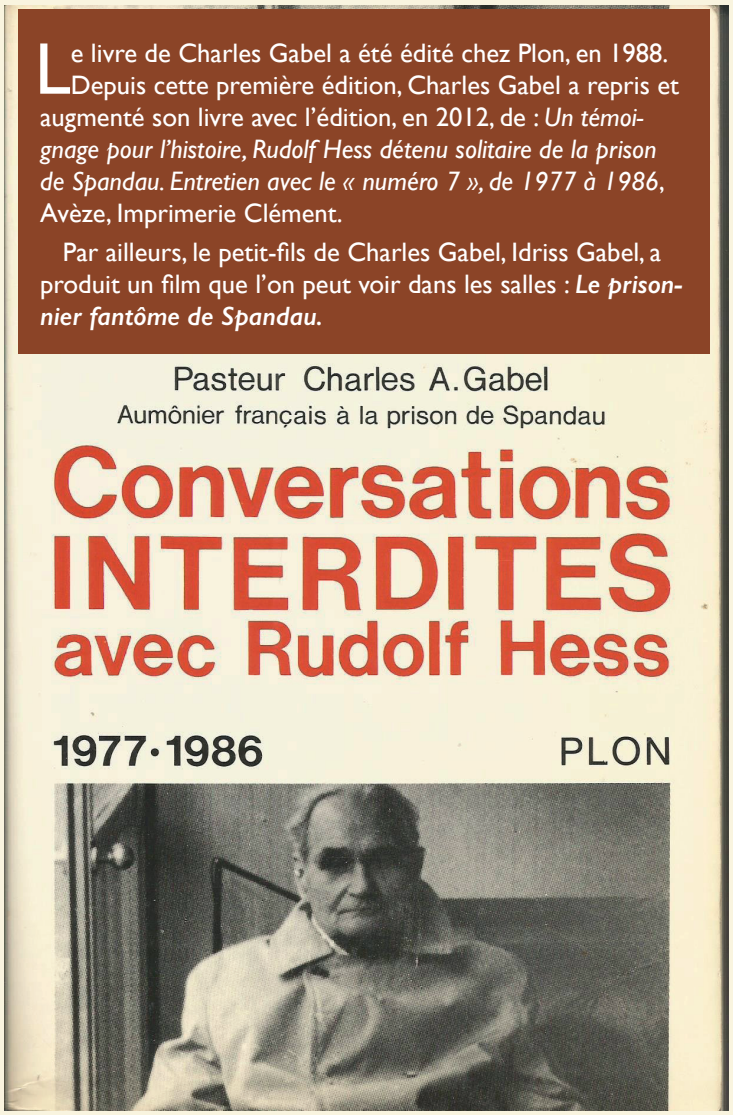
Michel Roehrig

Ce témoignage de Michel Roehrig est extrait de l'ouvrage de Laure Joanin-Llobet, Les 7 de Spandau.

Entre juillet 1947 et septembre 1987, date à laquelle la prison de Spandau fut détruite suite à la mort de Rudolf Hess, au moins dix aumôniers militaires se sont succédé auprès des criminels nazis. On peut citer de façon non exhaustive, le pasteur Georges Casalis, puis à parir de 1950, les pasteurs Albert Nicolas, Bernard Kopp, André Happel, Bertrand de Luze, Jean-Jacques Heitz et, dans les années 1980, Charles Gabel et Michel Roehrig. Tous étaient français et une grande majorité alsaciens.

Le livre de Charles Gabel a été édité chez Plon, en 1988. Depuis cette première édition, Charles Gabel a repris et augmenté son livre avec l'édition, en 2012, de : *Un témoignage pour l'histoire, Rudolf Hess détenu solitaire de la prison de Spandau. Entretien avec le « numéro 7 », de 1977 à 1986*, Avèze, Imprimerie Clément.

Par ailleurs, le petit-fils de Charles Gabel, Idriss Gabel, a produit un film que l'on peut voir dans les salles : ***Le prisonnier fantôme de Spandau.***



Charles Gabel a visité Rudolf Hess, à la prison de Spandau, pendant près de dix années. Les premiers mois, Hess était réservé. Les deux hommes ont ensuite partagé des relations plus approfondies : « C'est vrai que je me suis attaché à lui. Trop sans doute, puisqu'on me l'a reproché ». Après deux années de visite au prisonnier de Spandau, Gabel s'est fortement engagé en faveur de sa libération. Il a remué ciel et terre, il a écrit aux Alliés et à toutes les autorités mais les Russes se sont toujours opposés à la libération de Rudolf Hess.

En juillet 1986, les Sovétiques ont brutalement renvoyé le pasteur Charles Gabel de la prison de Spandau. Pour eux, la proximité entre Gabel et Hess dépassait l'acceptable. Pout justifier leur décision, ils ont utilisé le prétexte selon lequel Gabel aurait sorti des feuillets contenant les mémoires de Hess. Gabel a toujours nié mais du jour au lendemain, en juillet 1986, il fut interdit de Spandau.

De la paroisse française à la Communauté francophone

Claudine Hornung a suivi l'évolution de la paroisse française de Berlin depuis plus de cinquante ans. Elle a fidèlement entouré les aumôniers militaires puis les pasteurs bénévoles. Elle apporte ici un témoignage sur cette riche et longue histoire.

Ils sont venus du sud de la France, de Suisse romande, d'Alsace, d'Allemagne. Ils étaient réformés ou luthériens. Ils ont donné deux ans, parfois trois, de leur vie de retraités, pour accompagner une petite communauté qui depuis 1994, au centre d'un Berlin à nouveau réunifié, essayait de préserver son identité réformée et francophone. Grâce à leur engagement, la paroisse française a survécu à la fin de l'aumônerie militaire et comme les moyens financiers manquaient, l'idée est venue de faire appel à des pasteurs bénévoles.

Vers une alliance avec l'Église huguenote

Les premiers pasteurs ont dû organiser la vie de paroisse dans une improvisation totale en ce qui concerne les lieux de culte, la recherche de membres et de soutiens, les rapports avec la CEEEFE et surtout en ce qui concerne la recherche d'une identité face à la paroisse huguenote, forte de son passé d'« Église du Refuge ». Les francophones étaient tolérés, accueillis mais pas forcément reconnus. Il a fallu beaucoup de finesse diplomatique de la part des pasteurs Feuillie et Maison (soutenus par l'engagement du président du Conseil Anschütz) pour aboutir, en 1998, à une convention entre l'Église huguenote et la Communauté francophone. La survie de la paroisse francophone était ainsi garantie par le moyen d'un budget autonome et par la mise à disposition d'un appartement pour le pasteur.

Un véritable visage de l'Église universelle

Vers les années 2000, la paroisse française a accueilli de nombreux ressortissants de pays francophones, en particulier d'Afrique de l'Ouest. Les échanges entre cultures religieuses différentes ont apporté des innovations liturgiques : une plus grande place donnée à la louange, des cultes du souvenir, des cultes participatifs. Chaque pasteur a apporté son regard, ses idées, sa façon de mener les débats au sein du conseil, son approche de la liturgie. Les pasteurs suisses ont été à l'origine d'une grande souplesse dans la manière de mener les cultes. Un pasteur français a fait adopter les règlements de l'EPUF. Un autre a organisé des débats et des rencontres en ligne, permettant un lien avec d'autres paroisses en Europe et dans le monde. Chaque pasteur a apporté une pierre à la la vie de la paroisse et certains pasteurs, autrefois en poste à Berlin, reviennent parfois en été pour assurer des suffragances.

L'engagement des pasteurs bénévoles a indéniablement permis à la Communauté protestante francophone de Berlin de s'affirmer de plus en plus, d'être reconnue et d'être un lieu où, aujourd'hui, tant de visiteurs disent se sentir accueillis.

Claudine Hornung

Tous les deux ans, la Communauté protestante francophone de Berlin recherche un pasteur retraité pour assurer l'accompagnement pastoral de la Communauté

©ar Église française huguenote de Berlin

Hildegard et Olivier

Un couple de pasteurs franco-allemand à Berlin

Vous pouvez lire l'intégralité des textes d'Hildegard et Olivier Roux, de Martine Matthey, de Claudine Hornung, sur le site : www.amicale-pasteurs.com

Vers la fin de la première année de notre retraite, Olivier me tend un exemplaire de Réforme : « Lis cette annonce. C'est pour toi » : « ***Église huguenote de Berlin cherche pasteur bilingue pour sa communauté francophone*** ». Je ne me suis pas décidée tout de suite. Je pensais mériter la retraite après douze ans en Afrique, quatre enfants, près de trente ans d'enseignement au Bénin et en France et cinq ans comme pasteur de paroisse en Gardonnenque. Et j'avais commencé à cultiver mon jardin dans notre nouvelle maison. Mais à bien y réfléchir, je trouvais quand même intéressant de retourner dans ma ville natale. Je n'y étais revenue que quelques jours à l'occasion d'un Kirchentag au début de mes études, avant la construction du mur, et lors d'un voyage scolaire beaucoup plus tard. Je me suis donc décidée à poser ma candidature. Olivier partagerait le travail. Nous avons été acceptés. Ce fut un temps qui nous fit redécouvrir des pans d'histoire de l'Église mais aussi de notre vie privée.

Une belle rencontre !

Exemple : À la fin de mon culte d'installation, une dame de mon âge s'approche de moi : « *Hildegard, tu me reconnais ?... Mörfelden* ». Mörfelden est un village, d'origine huguenote au Sud de Francfort, où nous avions fait connaissance en 1946, sa famille pastorale venant de l'Est, la mienne revenant d'Autriche. Nous prenions le train ensemble pour aller au Lycée à Francfort, un train essentiellement rempli d'ouvriers de l'usine Opel située entre les deux villes, surchargé comme tous les trains de l'époque. Les ouvriers soulevaient gentiment les gamines que nous étions, nous passaient par la fenêtre et nous installaient dans les filets à bagages. J'étais émue de retrouver Marie-Louise et son frère que j'avais perdus de vue depuis l'âge de 14 ans.

Les repas mensuels

Dans les années 2000, date de notre passage, les étudiants africains étaient majoritaires et parmi eux les Camérounais, et encore parmi eux les Bamilékés. De nombreuses personnes seules participaient régulièrement aux cultes et nous avions décidé de partager un repas de midi une fois par mois. Ce fut l'occasion d'une des premières rencontres spontanées entre les huguenots et les francophones.

De la jeunesse retrouvée

Ces deux années à Berlin, et nous sommes persuadés que tous ceux qui ont vécu cette expérience partageront notre avis, nous ont donné de repartir plus jeunes dans la retraite que ce que nous aurait permis notre « bonne Église », même quand elle sait bien nous utiliser.

Hildegard et Olivier Roux

Depuis le départ des aumôniers militaires, une douzaine de pasteurs francophones, français, suisses et un allemand, se sont succédé, à Berlin, pour servir la Communauté protestante francophone :

- *Michel Roehrig (1987-1989)*
- *Otto Schaefer-Guigné*
- *Jean-Pierre Feuillie*
- *Jean-Jacques Maison*
- *Claude Valloton*
- *Hildegard et Olivier Roux*
- *Georges Kobi*
- *Marco Pedroli (2014-2017)*
- *Martine Matthey (2017-2019)*
- *Roger Foehrlé (2019-2021)*
- *Alain Rey (2021-2023)*

Martine Matthey

Une pasteure venue de Suisse

Au cours de ces deux années, j'ai appris à aimer l'Allemagne et sa richesse humaine. J'avoue que j'avais des a priori. J'ai mieux compris le passé de la Seconde Guerre mondiale. La multitude des célébrations qui expriment les regrets et le désir de réparer le mal commis par le nazisme, m'ont étonnée. Pour moi, la génération actuelle n'est pas responsable du passé. J'ai éprouvé du respect, et j'aurais bien voulu que mon pays reconnaisse aussi ses connivences avec le nazisme à cette époque-là.

Un ministère stimulant

Les membres de la paroisse protestante francophone font partie de la paroisse huguenote de Berlin. J'ai été très bien accueillie par les pasteurs Jürgen Kaiser et Meike Waechter. Nous formions une bonne équipe ; ils se sont montrés très chaleureux avec moi.

Une fois par mois se tenait un culte bilingue. La deuxième année, nous avons choisi dans la prédication de poser des questions et d'y répondre chacun et chacune, dans notre langue respective. Contraignant, et passionnant.

Meike Waechter m'a permis de suivre avec elle un groupe de catéchumènes jusqu'à leur confirmation. Ce fut un grand plaisir et un honneur. J'ai participé aussi avec joie au Kirchentag de Dortmund.

Les relations avec l'Église catholique étaient aussi fort agréables. Nous avons même pratiqué un échange de chaire avec le regretté père Alain-Florent Gandoulou, qui a connu une fin tragique. Et j'allais quelquefois prier avec les sœurs du monastère Maria Regina Martyrum, près du Plötzensee.

Martine Matthey

Je me sentais comme Caïn !

J'avais 15 ans lorsque tous les Allemands se sont retrouvés, quatre soirs de suite, devant la télévision. On était en janvier 1979. Ils regardaient la série américaine « ***Holocauste, l'histoire de la famille Weiss*** ». qui documentait l'histoire de la Shoah dans l'Allemagne nazie. Cette série a déclenché un véritable changement de mentalité chez les Allemands...

Comment en est-on arrivé à la victoire du national-socialisme ? Comment en est-on arrivé au plus grand crime que des hommes aient jamais commis contre d'autres hommes ? Pourquoi assassiner des millions de nos semblables, alors qu'ils n'avaient rien fait, simplement parce qu'ils étaient juifs ?... Il y a eu un moment où je ne voulais plus être allemand. Je ressentais le fait d'être allemand comme une malédiction. Nous étions Caïn...

Aujourd'hui, je ne ressens plus le fait d'être allemand comme une malédiction. Mais la honte m'est restée. Donc, on ne peut pas parler de grâce. Parce qu'elle durera jusqu'aux petits-enfants et arrière-petits-enfants. Peut-être que mes petits-enfants ne connaîtront plus cela... Mais ils doivent assumer la responsabilité. La responsabilité allemande particulière de faire en sorte que cela ne se reproduise plus jamais !

Jurgen Kaiser,
Pasteur de l'Église Française de Berlin

Vous pouvez lire sur www.amicale-pasteurs.com, le texte complet du pasteur Junger Kaiser

©ar - Le Dôme français à Berlin, reconstruit de 1977 à 1981

Berlin 2003, à l'heure du Kirchentag !

Nous étions, faut-il l'avouer, aussi curieux que dubitatifs devant ces « Jours d'Église » et cette « marée chrétienne » annoncée. Et, Thomas des temps modernes, nous l'avons vu et y avons cru. Car, sans le voir, comment imaginer une capitale regorgeant de jeunes et moins jeunes venus des quatre coins du pays témoigner de leur foi ? Comment croire à ces Églises ouvrant grand leurs portes à des manifestations, des discussions autour de thèmes aussi bien politiques, sociétaux, que religieux ? Aux halles gigantesques habituellement dédiées aux grandes foires de Berlin transformées en lieux de culte ? À ces rames de métro ou ces bus bondés, à ces rues arpentées par des familles, des groupes, des couples, des individus formant des guirlandes humaines multicolores et chantantes ? Comment ne pas se souvenir avec une certaine émotion du premier soir - Soir de la rencontre - celui où s'ouvrait l'horizon, où des stands en plein air abritaient aussi bien telle paroisse de l'ex RDA invitant à soutenir la restauration de son église, telle association humanitaire ou telle troupe de théâtre annonçant un spectacle historique ? Des rencontres organisées par la Kirchen-Volks-Begegnung et l'Initiative Kirche von unten, deux mouvements très engagés dans la recherche d'un oecuménisme « de la base » et les revendications concernant la place de la femme dans l'Église, les mariages avec des membres d'autres religions, les droits des minorités sexuelles ou encore la prêtrise des femmes. De ce culte final en plein air devant le Reichstag, qui avait, nous avait-on dit alors, rassemblé 40 000 personnes, et pour lequel, toute célébration de caractère eucharistique ayant été écartée, on imagina de faire passer de l'eau à son voisin...

Un stand œcuménique avec les francophones de Berlin

Comment, enfin, ne pas se souvenir avec bonheur de ce stand - le seul œcuménique - tenu conjointement par notre paroisse protestante francophone et sa sœur catholique, proposant boulettes de viande confectionnées par nos amis africains et gâteaux, mais aussi entonnant les cantiques, dont le « À toi la Gloire », surnommé la Marseillaise des protestants par le si regretté Pierre Jeannequin, alors prêtre de la paroisse catholique ? Ou encore de notre rire lorsque nous découvrîmes, avec le même Pierre et son collègue Christian, que la croix huguenote avait été imprimée... à l'envers sur les tee-shirts commandés ? Pendant ces quelques jours, notre petite paroisse a été rejointe par tant d'autres, et y a joué pleinement sa propre partition, signe de sa vitalité, de sa soif de diversité et de rencontre.

Laurence et Jean-Jacques Maison

SÉJOUR FRUCTUEUX, MOUVEMENTÉ ET APPRÉCIÉ : SEPTEMBRE 2019 – JUIN 2021

Nous étions heureux quand ma candidature en tant que pasteur de la Communauté Francophone de Berlin a été retenue. En effet, Marie-Eve et moi-même avions déjà sérieusement sillonné le monde, mais Berlin restait une inconnue. Qu'allions-nous vivre durant ces deux années ? Bien plus que ce que nous pouvions prévoir !

Accueil vite perturbé par la COVID !

De septembre à janvier, après un accueil combien chaleureux des paroissiens francophones et de celui un peu plus protocolaire de la *Huguenottengemeinde*, nous avons commencé par faire une visite touristique assez rapide de cette belle ville de Berlin. Grand bien nous en a pris car en janvier 2020, dame COVID nous fit vivre des moments plutôt inédits. Confinement, et quel confinement pour nous, car mon épouse, ayant fait un bref voyage à notre domicile de Strasbourg, ne put plus passer la frontière de l'Allemagne. Et voilà que nous allions passer 4 mois, chacun seul de son côté, moi à Berlin, Marie-Ève à Strasbourg.

Le « zoom » devint la règle

La Communauté dut aussi quitter le magnifique Dom, pour célébrer, chanter et prier à *Hallensee*. Du coup, nous n'avions plus la joie d'accueillir des touristes, nous étions bien trop loin du centre-ville. Le tourisme finalement, et heureusement, n'était pas le but principal de ma présence dans cette ville. La Communauté Francophone, forte d'une trentaine de membres, montrait une belle vitalité. Cultes et réunions en présentiel étaient interdits, visites aux paroissiens quasiment impossibles, les gens ne voulant pas ouvrir la porte à un éventuel messager de la maladie... Nous nous mîmes alors à exploiter les techniques modernes et à utiliser avec grand succès la voie du zoom, belle manière pour pouvoir nous voir et pouvoir échanger par le biais de l'écran. Il est vrai, toutefois, que rien ne vaut le contact face à face avec d'autres personnes.

Gratitude !

Pour conclure, j'ai été très heureux de m'engager pour cette petite Communauté qui a une foi vive et exigeante. Il faut certainement saluer la présence de nombreux fidèles d'origine africaine qui constituent l'essentiel de cette paroisse. D'où la seule question qui reste pour moi sans réponse : où sont donc les autres Berlinois protestants francophones ? Merci à toute cette Communauté pour son accueil et longue vie pour elle dans la joie, la paix et l'action de grâce à Celui qui nous guide tous !

Pasteur Roger Foehrlé et son épouse Marie-Eve

Retrouvez l'"intégralité des textes de Roger Foehrlé et de Marco Pedroli, sur : www.amicale-pasteurs.com

UNE ÉGLISE À LA CROISÉE DES CHEMINS

Entre 2014 et 2017 j'ai été pasteur de la communauté francophone de Berlin. Je venais de prendre ma retraite et j'étais heureux de pouvoir m'engager dans un projet pastoral stimulant. Mon épouse a été associée de manière concrète et active dès le début de ce projet, ce qui a grandement facilité mon engagement.

Une ambiance gaie et vivante

La communauté protestante de Berlin rassemble dimanche après dimanche une bonne cinquantaine de personnes qui viennent de toutes les parties de la ville. Certains mettent plus d'une heure pour arriver jusqu'au Dom français. Les participants au culte sont en grande partie des personnes issues de la migration africaine, principalement des Camerounais. Ils aiment retrouver là des concitoyens. L'ambiance y est souvent très gaie et vivante.

Contraste avec le culte des Huguenots !

Quel contraste avec le culte célébré par les Huguenots, où le sérieux et le formel règnent en maître ! C'est peut-être aussi ce contraste qui plaît aux huguenots ; ils voient en leurs murs une Église plus jeune et plus vivante, même si elle est parfois un peu bruyante. Une fois par mois, a lieu un culte bilingue où les huguenots et les membres de la communauté francophone prient, chantent et écoutent la parole ensemble. Les deux pasteurs – le francophone et le germanophone – prononcent chacun une prédication dans sa langue et sur le même texte. À part le choix du texte, aucune concertation n'était faite, si bien que les deux messages s'enrichissent bien plus encore.

La joie d'une communauté aux mille visages !

Personnellement j'ai aimé ces partages d'idées, de spiritualité, de pain et de riz. C'était une joie de connaître des personnes si différentes les unes des autres. C'était une image de ce que pourrait être un monde multiculturel et sensible aux différentes orientations spirituelles.

Marco Pedroli

Installation du pasteur Alain Rey, à Berlin, le 13/02/22
De g à d : Christian Seytre, Alain Rey, Junger Kaiser, Karl Ulrichs

Les pasteurs à la retraite écrivent : pour qui ? pourquoi ? (Suite)

Le précédent numéro d'*Hier & Aujourd'hui* a suscité de bonnes réactions. Plusieurs d'entre vous s'y sont reconnus. Il est toutefois bien évident qu'en ouvrant ce dossier, nous n'avions pas la prétention de pouvoir le traiter d'une façon exhaustive. Alors, merci à ceux d'entre vous qui ont attiré notre attention sur leur travail de recherche et d'écriture.

* * * * *

Serge Guilmin qui est à la retraite près d'Aurillac, dans le Cantal, a écrit, ces dernières années, plusieurs ouvrages. Il les met à la disposition de ceux qui le souhaiteraient. Voici ce qu'il écrit :

> « *À chaque réception du bulletin des retraités, je m'émerveille de l'amélioration de son édition... Pendant les années Covid, j'ai rédigé deux livres et j'aimerais bien qu'il en soit fait mention dans le prochain bulletin : « Traces de pas », 211 pages et « Paroles ouvertes », 406 pages avec illustrations. J'en ai distribué une centaine à mes amis et connaissances et ne souhaite pas en faire commerce mais ne sais, en ma verte campagne (dépourvue de moyens de locomotion), comment écouler le reste* ».

Ceux d'entre vous qui sont intéressés par le travail de Serge Guilmin, peuvent directement le contacter :

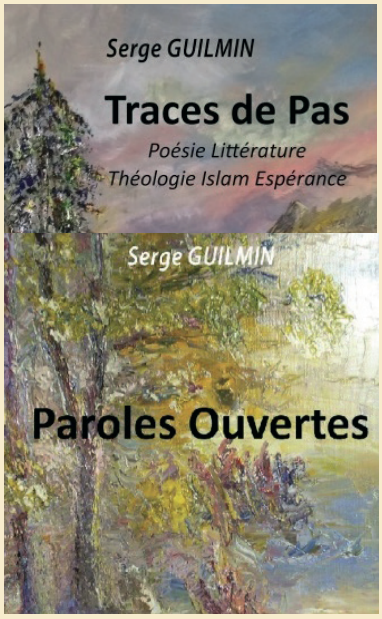
seguilim@wanadoo.fr
La Croix du Vernis. 15150 Laroquebrou.

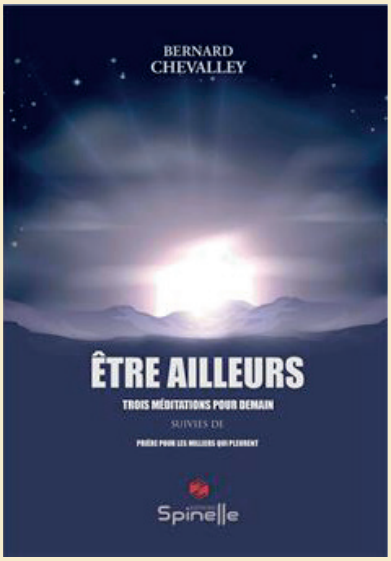
* * * * *

Bernard Chevalley est pasteur et psychothérapeute à la retraite. Il nous écrit depuis Dijon :

> « *Cher Collègue, J'ai lu avec beaucoup de plaisir les témoignages des pasteurs à la retraite et pourtant actifs au niveau de l'écriture. Je me permets de joindre ma prose à la leur et de vous faire parvenir mon dernier livre à peine sorti de chez son éditeur. Peut-être vous intéresse-t-il et pourra-t-il intéresser maints collègues à la retraite ?* »

Bernard Chevalley livre avec cet ouvrage trois méditations qui interrogent sur l'après-vie. Renaître, être ailleurs, est-ce utopique ou réaliste ? La science répond que revivre est impossible. Les croyants assurent que notre éternité est certaine. Qui a le fin mot de l'histoire ? Comment trancher ? ***Être ailleurs*** tente de faire le point et propose des pistes pour explorer quelques surprises et merveilles de demain.





* * * * *

Roger Foehrlé nous signale la parution, aux Éditions Olivetan, d'un ouvrage de **Martha Rowlett** : ***Tisser la prière dans ma vie***, dont il a assuré la traduction. Martha Rowlett est une théologienne, pasteure de l'Église méthodiste unie des USA, qui, depuis les débuts de son ministère à Palo Alto, s'inscrit dans la lignée de ceux qui ont construit leur chemin de foi dans une pratique de la prière individuelle et communautaire. Elle utilise l''image du tissage pour parler à la fois de la vie et de la prière : « *Vivre, c'est comme tisser. À chaque moment de chaque jour, nous assemblons de nombreux fils pour créer notre vie... La prière est toujours là comme une ressource pour notre tissage* ».

Merci à Roger Foehrlé pour ce travail d'écriture et de traduction. Roger est un fin connaisseur de la théologie du Process. Il a développé depuis longtemps des relations fécondes avec les Églises des USA et avec les théologiens du Process. Martha Rowlett a elle-même travaillé avec John Cobb, un des penseurs du Process. Son image du tissage pour penser la vie et la prière reflète bien l'idée du process selon laquelle Dieu et le monde doivent être pensés ensemble, dans un mouvement créateur incessant.

* * * * *

On nous signale également que des pasteurs à la retraite écrivent dans des domaines qui ne sont pas nécessairement ceux de la théologie. Bernard Stoehr, qui est à la retraite à Colmar, est un botaniste reconnu. J'ai le souvenir d'avoir arpenté les sentiers de La Réunion et d'avoir découvert avec ses explications savantes les magnifiques fougères arborescentes de l'île. Il n'a pas arrêté, dans ce domaine, son travail de recherche et d'écriture.

A.R

Le Carnet

Marc DIMIER, EPUDF, le 25 juin 2022, à l'âge de 93 ans
Blaise CHAVANNES UEPAL, le 11 novembre 2022, à l'âge de 93 ans
Jacques BARRAL, le 02 décembre 2022, à l'âge de 80 ans, époux de la pasteure Rachel BARRAL
Pierre RIBEREAU, EPUDF, le 3 décembre 2022, à l'âge de 88 ans
Jean DIENY, EPUDF, le 10 décembre 2022, à l'âge de 93 ans
Jean SCHLAGETER, UEPAL, le 14 décembre 2022, à l'âge de 97 ans
Jean-Marcel VINCENT, EPUDF, le 17 décembre 2022, à l'âge de 77 ans
Ernest MATHIS, UEPAL, le 23 décembre 2022, à l'âge de 95 ans
Denis RAFINESQUE, EPUDF, le 29 décembre 2022, à l'âge de 81 ans
Gérard GOUGNE, EPUDF, le 14 janvier 2023, à l'âge de de 80 ans
André OSTERTAG, UEPAL, le 23 janvier 2023, à l'âge de 92 ans
Monique MAURICE, née BONIFACE, le 04 février 2023, à l'âge de 99 ans, veuve du pasteur Pierre MAURICE (†1999 - ERF)

Denis Rafinesque (1941-2022)

Notre collègue Denis Rafinesque est mort à Montpellier le 27 décembre dernier. Il avait 81 ans. Hospitalisé 2 mois pour un cancer du côlon, il était rentré chez lui pour y mourir, accompagné des soins d'une infirmière et des attentions dévouées de sa chère épouse Jacqueline. Il était revenu en 2006 dans la capitale de l'Hérault pour y passer sa retraite. Il y avait exercé dix ans son ministère entre 1988 et 1998 avant de terminer sa carrière à Cannes. Jeune pasteur, il avait fait ses premières armes à St Agrève (1975-1978) avant de poursuivre à Sens (1978-1988).

L'équipe responsable de *Hier et aujourd'hui* qui fonctionnait avant l'actuelle avait bénéficié de sa précieuse présence en son sein, discrète, sage et efficace. La gentillesse et l'esprit de service étaient son fort, qui se doublait de bonté et de connaissances à partager. À Montpellier, il convoquait les rencontres des pasteurs à la retraite. Il avait à coeur l'ACAT et s'intéressait de près aux rapports entre le film et le christianisme.

Merci au Seigneur de nous avoir donné en Denis un collègue aussi fraternel, à l'amitié fidèle.

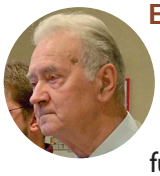
Jean-Claude Odier

Jean Dieny (1929-2022)

Il a marqué sa famille par sa foi inébranlable et concrète, sa ferme assurance du don gratuit de la grâce, du salut en Jésus-Christ ressuscité, son engagement dans le ministère, son ouverture œcuménique, son humilité et son humour.

Claire Sixt-Gateuille

À lire sur www.amicale-pasteurs.com



Ernest Mathis (1927-2022)

Ernest Mathis est décédé à l'âge de 95 ans, le 23 décembre 2022. Ses funérailles ont eu lieu à Saint-Matthieu, Strasbourg, paroisse qu'il avait contribué à fonder en 1961. Il était également fortement impliqué dans l'ACO (35 ans de présidence, près de 50 ans membre du comité) et fut à un moment délégué de l'ECAAL à la Cevaa.

Thomas Wild

Des deuils ont par ailleurs touché plusieurs familles dans notre réseau des pasteurs retraités.

Jackie et Bertrand Bosc ont perdu leur fils, Gabriel, à l'âge de 48 ans : « *Il laisse sous le choc Christelle Aitziane sa compagne et ses trois enfants Matis, Yanis, Zaki* ».

Douglas Nelson a perdu sa maman, à l'âge de 98 ans, dans le Montana (USA).

Hier & aujourd'hui

4 chemin du Presbytère
30350 Lézan
amicale.pasteurs@gmail.com

Directeur publication :
Alain Rey
Graphisme & iconographie :
©ar ©albert huber

Comité de Rédaction
Daniel Alègre, Elisabeth Argaud, Michel Bertrand, Jean Besset, Albert Huber, Jacques Monteil, Christiane Schloesing, Serge Soulié, Alain Rey, Jean-François Zorn

ISSN 1169-9116

Abonnements

Base 10 € - Soutien 25 €

Vos chèques doivent être libellés à :

Amicale des pasteurs Frcs

et adressés à :

Daniel Alegre
472, rue de Brunswick
30000 Nîmes

IBAN : FR62 2004 1000 0110 6038 0T02 096

Sommaire

1	Éditorial
2-3	Du Refuge à la II° Guerre mondiale
4-5	Les Églises de la captivité - René Caldier, pasteur dans le Stalag III D
6-7	L'aumônerie militaire - Georges Casalis - Rencontre avec Speer
8-9	Michel Roehrig, le dernier aumônier de Rudolf Hess
10-13	La Communauté francophone de Berlin : Cl. Hornung, J.J Maison, R. Foehrlé, M. Matthey, M. Pedroli, J. Kaiser
14-15	Les nouvelles de l'Amicale
16	Horsta la « Rouge »

HORSTA, LA « ROUGE »

L'histoire d'Horsta Krum n'est pas commune. Elle est née en 1941, à Torgau, une petite ville de Saxe marquée par la guerre. Au début des années 50, sa famille se retrouve en Westphalie. et c'est à Düren qu'Horsta termine sa scolarité et qu'elle prendra la décision de s'orienter vers la théologie.

Des études à Bonn et Berlin

L'Allemagne des années 60 est en pleine reconstruction. C'est dans un contexte de grand questionnement, que la jeune étudiante fait ses gammes en théologie. Elle se trouve à la faculté de Bonn dans l'héritage prestigieux de Barth, de Bonhoeffer et de l'Église confessante. Mais c'est à Berlin plus qu'à Bonn que les enjeux de l'Allemagne de l'après-guerre se jouent. Elle se rapproche alors de Berlin. Elle est curieuse de ce qu'il s'y passe, elle y multiplie les rencontres avec les anciens de l'Église confessante mais aussi, à Berlin-Est, avec des chrétiens immergés dans le contexte d'une société socialiste. Sa quête est incessante. Elle terminera ses études à Berlin. On est en 1968. Tout bouge. Elle se marie avec Ulrich, un compagnon de parcours, étudiant en théologie comme elle.

Pasteure à la Französische

C'est alors que les planètes vont malicieusement s'aligner pour Horsta. Comme femme mariée, le chemin vers un poste paroissial dans l'Église protestante unifiée de Berlin Brandebourg lui était impossible. C'était la règle. Pourtant, elle voulait être en paroisse, elle s'y était préparée. De son côté, l'Église Huguenote de Berlin cherchait un pasteur. L'Église Française vivait sous un statut d'autonomie et n'était pas soumise à la règle qui interdisait aux femmes mariées de s'engager dans un ministère paroissial. De plus, c'était une Église qui, du fait de son histoire ancienne dans Berlin, était implantée à l'Est et à l'Ouest. Il était donc essentiel pour les Huguenots de pouvoir recruter un pasteur qui aurait la possibilité de circuler entre Berlin-Ouest et Berlin-Est. Les Berlinois d'alors ne le pouvaient pas. Ils étaient cantonnés à l'Est ou à l'Ouest. Horsta, en tant que citoyenne de la République fédérale, possédait un passeport et pouvait franchir la frontière. C'est donc dans ce contexte d'un Berlin fracturé et avec l'idée qu'elle était bien la personne qui pourrait favoriser des rapprochements, qu'elle fut nommée en 1970, comme pasteure de l'Église Française de Berlin.

Un ministère de médiation

Elle restera dans ce poste de l'Église Française pendant vingt ans. Tout au long de ces années, elle orientera son ministère dans le sens de ce qui, depuis Torgau, l'a toujours mobilisée, la paix, l'unité, le dialogue. Ainsi, elle construit des ponts, elle répond à des sollicitations, elle fait se rencontrer les Églises de l'Ouest et de l'Est, elle permet des rencontres de catéchumènes, elle propose des échanges de chaire. Autant d'événements, espérés et soutenus par beaucoup, qui vont faciliter et permettre un vrai rapprochement !

Elle ne manque pas, à travers ces activités, de se faire remarquer par les autorités, autant à l'Est qu'à l'Ouest. Les Églises réformées iront jusqu'à lui confier le rôle de confiance de « Modérateur », ce qui lui donne d'être membre du Conseil de l'Église unifiée de Berlin-Ouest, une fonction qui lui ouvre l'accès à de très nombreuses informations sur la vie des Églises de Berlin et du Brandebourg.. Tout au long de ces vingt années, elle vivra un ministère intense, entièrement tourné vers le rapprochement, le dialogue et le service de la paix et de l'unité.

Horsta Krum

Un gros dossier à la Stasi

En 1990, avec la réunification des deux Allemagnes, les dossiers de la police secrète de la RDA sont ouverts. Le pasteur Joachim Gauck, devenu député et qui sera plus tard président de la RFA, est alors nommé par le Parlement comme « Commissaire des Archives de la Stasi ». Il lève le voile sur les activités de la police secrète et met à jour les dossiers litigieux. Le dossier de la pasteure de la Französische est épais. Tout y est scrupuleusement noté, ses visites, ses contacts, ses prises de parole, ses publications. Il y a bien sûr du vrai et du faux. On lui reproche sa proximité avec le régime, ses affinités idéologiques mais aussi le fait d'avoir livré des informations sur la vie des Églises et d'avoir donné des renseignements sur des personnalités religieuses. La presse et les media s'enflamment. Elle est dénoncée, montrée du doigt, mise au ban. On la dénonce comme « la pasteure rouge », celle qui « aurait trahi son camp ». À Berlin, ça brûle vraiment ! Pour éteindre l'incendie, elle décide alors de démissionner de son poste de pasteur de l'Église Française, mais cela ne suffira pas puisqu'elle devra renoncer, en 1995, à son statut de pasteur de l'Église Protestante de Berlin-Brandebourg.

Pasteure aux Terreaux, à Lyon

Ses relations anciennes avec l'Église Réformée de France (ERF) vont alors lui permettre d'être reçue par la Commission des ministères de l'ERF qui la reconnaîtra comme ministre de l'Église Réformée de France. Ce fut une décision difficilement comprise du côté de Berlin. Des clarifications furent nécessaires. Elle sera ainsi accueillie comme pasteure dans la paroisse des Terreaux, à Lyon, et y restera pendant dix années. Depuis Lyon, sa connaissance et son attachement à l'histoire des Huguenots la rapprocheront des lieux de mémoire et notamment du Musée du Protestantisme de Poët-Laval. Aujourd'hui, le climat s'est calmé à Berlin. Elle peut y vivre sereinement. Elle reste profondément reconnaissante à l'égard des Églises de France et donne chaque année une partie de son été au Musée de Poët-Laval.

Alain Rey